

MISSION IMPOSSIBLE ? LE VOYAGE DE JACQUES JUBÉ EN RUSSIE *

MICHEL MERVAUD

Depuis une dizaine d'années, on assiste à la redécouverte de Jacques Jubé, le curé janséniste d'Asnières. Nos connaissances sur ce personnage oublié se sont même enrichies grâce aux nombreux inédits exploités par deux historiens russes ¹ et surtout par la découverte et la publication du récit de voyage en « Moscovie » de l'abbé, illustré de dessins ², qui n'était connu que par quelques extraits ou passages résumés par Laurent-François Boursier dans son *Histoire et analyse du livre « De l'action de Dieu »*, publiée en 1753 à titre posthume. Cette relation rapporte une tentative d'union des Églises à l'époque de Pierre II et d'Anna Ivanovna. Elle est chronologiquement exceptionnelle : entre le très bref *Voyage de Moscovie* de Pierre Deschisaux (1727) et le *Voyage en Sibérie* de Jean Chappe d'Aueroche (1768), on ne connaissait en effet aucun récit de voyage en Russie dû à un Français.

Jacques Jubé (1674-1745) avait joui de son vivant d'une incontestable notoriété. Et c'est à juste titre qu'Edmond Préclin le considérait comme l'un des grands jansénistes du XVIII^e siècle ³. Il avait

* Texte remanié d'une conférence prononcée le 13 mars 2001 au séminaire de François Moureau intitulé « Littérature des voyages : lieux et idéologies » (Paris IV).

1. B.A. Uspenskij et A.B. Šiškin, « Trediakovskij i jansenisty », *Simvol*, n° 23, 1990, p. 105-262.
2. Jacques Jubé, *La Religion, les mœurs et les usages des Moscovites*, texte présenté et annoté par Michel Mervaud, *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, 294, Oxford, The Voltaire Foundation, 1992.
3. E. Préclin, *Les Jansénistes du XVIII^e siècle et la Constitution civile du clergé. Le développement du richérisme. Sa propagation dans le bas-clergé, 1713-1791*, Paris, 1929, p. 180-185.

fait paraître de nombreux écrits anonymes, dont une brochure intitulée *Jansénius, pour et contre touchant les matières de la grâce...*, saisie par la police en 1703, et non retrouvée. Mais il y a des zones d'ombre dans la vie et l'œuvre de ce curé, établi à Asnières à partir de 1701 grâce au cardinal de Noailles, archevêque de Paris, qui protégeait les jansénistes.

Homme aux convictions fortes, Jubé était un personnage. Fils d'une blanchisseuse devenue veuve, il réussit, à force de ténacité, à faire de brillantes études. Dans de nombreuses circonstances, il sait faire preuve d'un courage exemplaire. Sa morale est sévère ⁴. Dans sa cure d'Asnières, il se signale par l'austérité de ses mœurs. Il fait preuve de la même rigueur à l'égard des fidèles : toute fille « déshonorée » se voit interdire l'accès à l'église pendant trois mois ; Jubé ose expulser de son église la comtesse de Parabère, maîtresse du Régent. La nouvelle église qu'il a fait construire à Asnières est dépouillée comme un temple protestant. La liturgie y est célébrée dans un esprit ultra-gallican : le diacre et le sous-diacre chantent l'Épître et l'Évangile en latin, mais Jubé, se tournant vers les fidèles, les lit et les explique ensuite en français. Plus tard, il ne manquera pas de reprocher au clergé russe de dérober aux fidèles la connaissance des saints mystères ⁵. Malgré la discipline qu'il exige de ses paroissiens, il jouit d'une grande popularité : non seulement parce qu'il obtient pour eux des réductions ou des remises d'impôts, mais parce qu'il les fait participer activement aux cérémonies et laisse dans les bas-côtés de l'église l'Écriture sainte dans la version française de Lemaître de Sacy. Il a en effet le souci de mettre la Bible à la portée de tous. Dans un manuscrit inédit, il préconise un ordre de lecture de l'Ancien Testament qui bouleverse l'ordre traditionnel ⁶ en proposant « une suite exacte de toutes les expressions et

4. Voir par exemple ce qu'il écrit dans un manuscrit inédit : « On ne peut disconvenir que l'état de mariage ne soit un état heureux lorsqu'on s'y engage par raison, avec conseil et surtout par l'ordre de Dieu. Il est vrai qu'il en est peu qui se conduisent de cette manière ; c'est ce qui fait qu'il y a peu de mariages heureux, on consulte son amour propre on prend quelquefois si vous voulez conseil ; mais on ne le suit que quand il est conforme à son inclination » (« Discours de mariage », dans *Sermons et panégyriques des XVII^e et XVIII^e siècles*, BNF, Ms. Fr. 9638, f. 641 r^o).

5. *La Religion, les mœurs et les usages des Moscovites*, p. 153.

6. On doit commencer par les 9 premiers chapitres des Paralipomènes, lire ensuite les 19 premiers chapitres des Rois, puis le psaume 35, et les autres à partir du 58^e (*Histoire complétée* [v. 1736], Bibl. de Troyes, Ms 2079). Suivent 63 pages sur l'ordre à respecter pour les Rois, les psaumes, les Prophètes, Esdras, etc. L'ordre proposé est différent également de celui des Bibles protestantes, où les Paralipomènes ne suivent pas les Rois, comme dans les Bibles catholiques, mais figurent beaucoup plus loin.

de tous les faits historiques épars et dispersés dans plusieurs livres de l'Écriture » ; car « il est certain que l'ordre des psaumes tel qu'il est dans nos Bibles et dans les psautiers ordinaires n'est point celui dans lequel ils ont été composés » : on s'est servi « de la distribution qui étoit alors en usage pour l'office publique [sic] de la Synagogue de Jérusalem, sans se mettre en peine de placer chaque psaume dans son rang chronologique ⁷ [...] ». Or, en plaçant les faits dans leur « ordre naturel », il n'y a « plus de nuages ni d'obscurités » : tout s'éclaire.

Éloquent et entreprenant, Jubé avait l'âme d'un chef de parti ⁸. Il compte parmi les disciples les plus proches de l'abbé d'Étemare, qui forment le « premier cercle » de l'école figuriste et font des conférences dans différentes communautés paroissiales, dans des séminaires ou des collèges, de 1716 à 1735 ⁹. Grâce à Jubé, la cure d'Asnières devient rapidement l'asile de plusieurs jansénistes, dont le célèbre diacre Pâris. Lorsqu'en 1713 Clément XI promulgue la Bulle Unigenitus, qui condamne cent une propositions de l'oratorien Pasquier Quesnel, Jubé anime la résistance et organise l'armée des « appelants ». Il parcourt le diocèse de Paris avec son diacre Tissart. Il est l'un de ceux qui, entre 1715 et 1718, incitèrent plus de trois mille ecclésiastiques à s'opposer à la Bulle ¹⁰.

En 1724 paraît à Rouen un pamphlet anonyme dirigé contre Jubé et contre Nicolas Petitpied, docteur en Sorbonne destitué ¹¹. L'auteur reproche à « ces Messieurs d'Asnières » de confondre le prêtre avec l'évêque, et le peuple avec le prêtre. Il s'indigne qu'ils mettent les mystères à la portée du « simple peuple ». Il les assimile aux protestants, les traite de républicains et même d'anarchistes ¹². L'accusation de protestantisme est classique : les écrits des religieuses de Port-Royal, en 1711, sont comparés à ceux de Calvin et

7. Rappelons que Jubé avait suivi des cours d'hébreu, d'arabe et de syriaque au Collège Royal.

8. A. Barbier, *Examen critique des dictionnaires historiques...*, Paris, 1820, t. I, p. 477-480.

9. Catherine Maire, *De la cause de Dieu à la cause de la nation. Le jansénisme au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1998, p. 117-118.

10. En 1716, avec Benoît Fourgon, il présente une lettre à 270 curés de la banlieue (*Nouvelles ecclésiastiques*, 1774, p. 173 sq. Voir Catherine Maire, *op. cit.*, p. 104).

11. Petitpied rejoint Quesnel en Hollande en 1706. Il revient en France sous la Régence, mais son opposition à la Bulle l'oblige à se réfugier de nouveau en Hollande jusqu'en 1734.

12. Dans un manuscrit inédit, le chanoine Grancolas prit la défense de Jubé (voir notre étude « À propos de Jacques Jubé et du jansénisme en Russie : recherches récentes et zones d'ombre », *Revue des études slaves*, 73/1, 2001, p. 104-105).

aux « écrits furieux d'un Luther ¹³ ». On ne peut nier en effet certaines convergences ou analogies entre jansénisme et protestantisme : sur la grâce efficace ¹⁴, l'usage du français dans les offices, le dépouillement des églises, etc. Mais les divergences ne sont pas moins évidentes, notamment sur la présence réelle dans l'Eucharistie ¹⁵. Quant à l'accusation de républicanisme, voire d'anarchie, elle n'était pas non plus tout à fait dénuée de fondement. Jubé cherchait à se rapprocher du peuple dont il était issu. L'Église égalitaire qu'il préconisait, à la suite d'Edmond Richer et de Quesnel, conduisait à la démocratie cléricale. Elle répondait aux aspirations de la masse des curés pauvres révoltés par l'Unigenitus. Aussi le richérisme pouvait-il paraître menaçant pour la hiérarchie de l'Église et l'autorité du roi.

En 1722, Jubé est convoqué par l'abbé Dubois, ministre du Régent, pour répondre aux accusations portées contre lui par ses ennemis et particulièrement par le nonce du pape ¹⁶. Mais il est protégé alors par de puissants personnages. Il n'en sera plus de même après la mort du Régent, survenue en 1723. Et, le 19 octobre 1724, il doit comparaître chez le lieutenant général de police. On a saisi des ballots de brochures jansénistes en provenance de Hollande et qui lui étaient destinés. Jubé reconnaît les faits ¹⁷. « Vivement sommé » de donner les noms de l'imprimeur, des auteurs, de l'emballleur et des personnes qui ont reçu les imprimés, il fait observer qu'il ne croit pas manquer de respect au roi en ne les révélant pas, car ces écrits ne contiennent rien de contraire à la foi et aux

-
13. « Extraits des Écrits trouvez entre les mains des Religieuses de Port-Royal des Champs », dans *Recueil de pièces concernant les religieuses de Port-Royal des Champs qui se sont soumises à l'Église*, Paris, 1711, p. 188 et 190. Le piquant, c'est que lors de leurs dissensions, les jansénistes s'accusèrent mutuellement de protestantisme (Catherine Maire, *op. cit.*, p. 328 et 581).
 14. Voir l'*Encyclopédie*, art. « Grâce », où sont rapprochées les positions des jansénistes et des protestants. Encore que la conception des néo-thomistes ne soit pas éloignée sur ce point de celle des jansénistes (voir par exemple la deuxième Lettre des *Provinciales*).
 15. Polémiquant avec le prédicateur protestant Jacques Saurin, Jubé voit la preuve de la présence réelle du Christ à l'occasion de la guérison miraculeuse d'Anne Charlier, épouse de La Fosse, le jour de la procession du Saint-Sacrement (*Lettre d'un curé de Paris à M. Saurin au sujet de son écrit intitulé État de la Religion en France...*, s. l., 1725, p. 20. Bibl. Mazarine, 36491, 3^e pièce).
 16. *Preuves de la liberté de l'Église de France dans l'acceptation de la Constitution Unigenitus...*, Amsterdam, 1726, p. 81. Dans les *Nouvelles ecclésiastiques* du 23 octobre 1746, où a paru la nécrologie de Jubé, la date de la convocation n'est pas précisée, mais il y a le détail de l'entrevue.
 17. Nécrologie de Jubé, *Nouvelles ecclésiastiques*, 23 oct. 1746, p. 171.

maximes de l'État. En novembre, une lettre de cachet est expédiée pour l'envoyer à la Bastille¹⁸. Malgré son courage, Jubé est obligé de se cacher. Mais la situation est intenable, et il est contraint d'abandonner sa paroisse. Il quitte même la France, car l'évêque janséniste de Montpellier le charge d'une mission assez mystérieuse en Italie. De retour en France, il accompagne en Hollande un groupe de chartreux gallicans évadés de leur cloître. Fixé aux Pays-Bas en 1726, et stimulé par un milieu favorable, il se livre à une intense propagande¹⁹. Mais bientôt, il est pressenti pour une mission en « Moscovie ». Il est contacté par les docteurs jansénistes de la Sorbonne, ceux-là mêmes qui, en 1717, ont remis à Pierre le Grand, au cours de son séjour à Paris, un mémoire sur l'union des Églises. On sait que les évêques russes, à qui le tsar avait transmis le document, avaient répondu par une fin de non recevoir. Mais les docteurs de la Sorbonne n'avaient pas renoncé à leur projet. Et l'occasion de reprendre le dialogue leur fut donnée par la conversion au catholicisme d'une princesse russe, Irina Petrovna Dolgorukaja, née Golicyna, qui séjournait à La Haye, mais devait rentrer en Russie avec ses enfants pour rejoindre son mari.

Dès 1726, Irina avait noué des relations avec des jansénistes de Hollande, et, en juin 1727, elle avait fini par se convertir à la religion romaine. Mais, devant retourner dans son pays, elle avait besoin d'un chapelain qui fût en même temps le précepteur de ses enfants. L'occasion d'un contact direct avec le clergé russe se présentait pour la première fois. Les réfugiés de Hollande s'adressèrent à la Sorbonne. Et les docteurs songèrent à Jubé, dont ils connaissaient le savoir théologique, le sens des affaires et le don des langues. Ils n'ignoraient pas non plus que l'ex-curé d'Asnières pouvait faire preuve de courage, et que, quoique âgé de plus de cinquante ans, il avait un tempérament apte à supporter les plus grandes fatigues et à affronter un climat rigoureux. Les démarches durèrent tout de même deux ans. Jubé hésitait : il cherchait à connaître la volonté de Dieu avant de se rendre, disait-il, « dans un pays inconnu, rustre, attaché par obstination à ses usages et par

-
18. *Preuves de la liberté de l'Église de France...*, p. 148. Cette information ne se trouve pas dans la Nécrologie de Jubé. Toutefois, une lettre s. d. d'une religieuse à l'abbé confirme que le lieutenant de police d'Ombreval avait ordre de le faire mettre à la Bastille (Troyes, Ms. 2229, fol. 81 r). Une lettre de Maurepas, ministre de la marine, à d'Ombreval, du 13 nov. 1724, atteste aussi le projet d'arrestation de Jubé (Francis Ravaisson, *Archives de la Bastille*, 1882, t. XIII, p. 506).
19. Voir *La Religion, les mœurs et les usages des Moscovites*, Introduction, p. 13.

lumière à rien », et qui « croit stupidement ce qu'on lui a dit ²⁰ ». Propos qui reflètent une vision particulièrement négative de la Russie, à une époque où les Français s'en tenaient aux stéréotypes véhiculés par les récits de voyage, les compilations et les encyclopédies, qui donnaient de la « Moscovie » l'image d'un pays hérétique et barbare. Pourtant, l'abbé finit par accepter. Il se prépare à son lointain voyage et se met à apprendre la langue « esclavonne ²¹ ». Mais de sérieuses difficultés l'attendaient.

LES OBSTACLES À LA MISSION

Jubé avait-il une claire conscience des obstacles qu'il allait rencontrer ? Sur le plan politique et culturel, l'influence française en Russie n'en est alors qu'à ses débuts. Et notre brillant ambassadeur Campredon a été remplacé par un simple chargé d'affaires sans prestige, dont Jubé recherchera tout de même l'appui. Sur le plan religieux, l'abbé pensait avoir à combattre des « superstitions » liées à l'ignorance. Mais savait-il à quel point l'État russe était intolérant à l'égard des catholiques ? Les voyageurs observent qu'en Russie, jusqu'à la fin du XVII^e siècle, tous sont libres de pratiquer leur religion, sauf les Juifs et les catholiques. Ce n'est qu'en 1702 qu'un manifeste accorde aux étrangers la liberté de confession. Mais le « papisme » continue d'être considéré comme l'ennemi. Et les Jésuites ont été expulsés de Russie en 1719.

Jubé déplorait l'« obstination » des Russes à suivre leurs « usages ». Il savait que le baptême ne se pratiquait pas de la même manière chez les catholiques et les orthodoxes. Il décrira d'ailleurs le baptême russe dans son récit, en croyant comme d'autres voyageurs que les Moscovites continuaient à rebaptiser comme par le passé tous ceux qui se convertissaient à la foi orthodoxe ²². Il n'ignorait pas non plus que les Russes condamnaient le célibat des prêtres catholiques, et il le rappelle dans son récit de voyage (p. 113). Mais il avait peut-être sous-estimé leur capacité de résistance sur des points de doctrine qu'ils considèrent comme essen-

20. *Histoire et analyse...*, t. III, p. 322.

21. Troyes, Ms. 2213, f. 48-49.

22. *La Religion, les mœurs et les usages des Moscovites*, p. 112. Sur le baptême orthodoxe, voir p. 205. Les Russes, depuis le début du XVII^e siècle, considéraient comme nul le baptême par infusion, et rebaptisaient par triple immersion les catholiques qui se convertissaient à l'orthodoxie. L'usage, confirmé par un concile en 1620, fut toutefois aboli par le concile de 1666-1667.

tiels. En 1717, dans le mémoire remis à Pierre le Grand, les théologiens jansénistes de la Sorbonne s'étaient attachés à minimiser leurs trois principales divergences avec l'Église orthodoxe : sur le rôle du pape, sur la question des azymes, et sur le *Filioque*. Ils avaient rappelé que le Saint-Père était soumis aux conciles et que son jugement n'était pas un article de foi ; ils avaient à peine évoqué la question de l'hostie faite de pain levé ou azyme ; quant au Saint-Esprit, on sait que pour les catholiques il procède du Père et du Fils (ex *Patre Filioque*), et que pour les orthodoxes il ne procède que du Père, ou du Père par le Fils. Les docteurs de la Sorbonne avaient tenté de concilier les points de vue en se référant à l'interprétation de saint Épiphane, métropolite de Chypre au IV^e siècle : orthodoxe, Épiphane pense que le Saint-Esprit et le Fils proviennent *ensemble* du Père ; mais, tout en insistant sur l'unité absolue du principe trinitaire, il affirme tout de même que le Saint-Esprit est du Père et du Fils. Les évêques russes pouvaient-ils admettre les explications embarrassées d'Épiphane ? Voltaire ne le pense pas ²³, et il a sans doute raison. Dans les deux réponses qu'ils adressèrent à la Sorbonne, les évêques russes mirent l'accent sur les difficultés de l'union : ils alléguèrent notamment qu'il n'y avait plus de patriarche en Russie, ce qui les obligeait à consulter les quatre patriarches orientaux. Mais surtout, dans l'une de ces réponses, Étienne Javorskij, métropolite de Rjazan', déclarait clairement que c'était l'adjonction du *Filioque* par l'Église romaine qui était à l'origine du schisme.

Avant son départ pour la Russie, Jubé avait reçu de la Sorbonne des instructions qui devaient servir de base aux discussions avec les Russes. Elles avaient été complétées par deux lettres de Boursier, moins optimistes que les instructions. Ces lettres soulignent en effet les difficultés de la négociation : d'après ces lettres, en Russie, les uns sont très indifférents, les autres très opposés à la réunion. Le « grand objet », pour Boursier, sera de lutter contre deux prétextes pour éluder l'union : la vacance du patriarcat et la domination du pape. Mais Boursier ne fait aucune allusion à la question du *Filioque*, peut-être parce que les Occidentaux n'attachent pas une grande importance à ce dogme. En Russie, Jubé prétendra encore que, pour ceux qui sont un peu instruits, la procession du Saint-Esprit n'est qu'une querelle de prêtres, et que les autres n'y com-

23. Voltaire, *Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*, éd. critique de Michel Mervaud, *Œuvres complètes de Voltaire*, Oxford, 1999, t. 47, p. 811.

prennent rien ²⁴. À la table d'Irina, il disait qu'il n'y avait pas de différence entre la foi grecque et la foi latine : bien qu'elles divergent sur la procession du Saint-Esprit, c'est le même Dieu qui procède du Père, ou du Père et du Fils ²⁵.

Or, pour les Russes, comme pour tous les orthodoxes, il s'agit là d'un point de doctrine fondamental. Pour eux, la Trinité est une *communio* de trois personnes, alors que la théologie latine se préoccupe plutôt de définir les *relations* de chaque personne avec les deux autres. Pour lutter contre les hérésies, notamment contre l'arianisme, l'Église romaine a insisté sur la divinité du Christ, au risque d'amoindrir le Saint-Esprit. Mais justement, pour les orthodoxes, l'action du Saint-Esprit est essentielle : elle achève le processus de divinisation de l'homme. L'Incarnation a fait participer l'homme à la gloire de Dieu, l'a divinisé dès cette vie, mais ensuite, c'est le Saint-Esprit qui accomplit dans la durée cette divinisation. Ce que les orthodoxes reprochent au Filioque, c'est donc, en amoindrissant le rôle du Saint-Esprit, de mettre plus ou moins de côté la « divinisation » de l'homme. La question du *Filioque*, point de dogme en apparence mineur, témoigne donc en fait de deux visions différentes de l'homme, et définit deux types de spiritualité ²⁶. Jubé s'attendait à avoir des discussions ardues sur des articles de foi. Mais il n'avait sans doute pas mesuré cette opposition potentielle de l'orthodoxie russe à propos du Credo.

Avait-il davantage soupçonné une possible concurrence des protestants ? On sait en effet que Leibniz avait conçu un plan ambitieux d'union des Églises qui n'avait pas abouti, mais avait sans doute été soumis à Pierre le Grand ²⁷. On sait aussi que le tsar, qui dans sa jeunesse avait fréquenté le Faubourg des étrangers de Moscou, peuplé d'Allemands, était plus proche des protestants que des catholiques : sous son règne, des brochures contre le pape imprimées en Hollande et traduites en russe étaient diffusées dans le pays ²⁸. Jubé reprochera d'ailleurs à l'évêque Théophane

24. *La Religion, les mœurs et les usages des Moscovites*, p. 114.

25. Dépôtions d'Irina résumées en note par I. Čistovič in *Feofan Prokopovič i ego vremja* (Théophane Prokopovič et son temps), Saint-Petersbourg, 1868, p. 372-373.

26. Françoise Lesourd, « La question du Filioque entre chrétientés d'Orient et d'Occident », *Slavica Occitania*, 9, 1999, p. 25-27.

27. *La Religion, les mœurs et les usages des Moscovites*, Introduction, p. 22-23.

28. Pierre le Grand avait aussi projeté de faire publier en Russie une Bible hollandaise, avec une traduction parallèle en russe (Roger Comtet, « La Grammatica russica de Heinrich Wilhelm Ludolf (1696) comme grammaire piétiste », *Slavica Occitania*, 9, 1999, p. 89, n. 9). Il avait dans sa bibliothèque une Bible allemande de 1711-1712 en 3 t. (*Biblioteka Petra I*, Leningrad, 1978, p. 110).

Prokopovič, qui était à la tête du Saint-Synode, d'avoir inspiré un catéchisme « tout luthérien », où les sept sacrements étaient réduits à deux ²⁹. L'abbé constatera d'ailleurs en Russie « le crédit qu'y prend de jour en jour le luthéranisme », qui, selon l'archevêque de Kiev, entraîne « la ruine de l'Église grecque ³⁰ ». Les Russes sont en effet « plus tolérants à l'égard des protestants en qui ils ne décèlent pas un danger immédiat, et qui peuvent être considérés comme des alliés objectifs dans le combat défensif contre Rome ». Les exemples de ces relations privilégiées abondent ³¹. La « grande idée piétiste » de réunion des Églises ³² ne pouvait qu'en être favorisée. Pour Jubé, la concurrence avec d'éventuels missionnaires protestants risquait d'être d'autant plus vive que leur prosélytisme viserait comme le sien les élites du pays.

LES CIRCONSTANCES FAVORABLES

Jubé allait tout de même bénéficier de circonstances favorables. En 1728, le jeune tsar Pierre II, petit-fils de Pierre le Grand, n'a que treize ans, et règne depuis un an. Après avoir fait exiler Menšikov, le favori tout-puissant de Pierre le Grand, les Dolgorukij, auxquels la princesse Irina est alliée par son mari, jouent un rôle prépondérant. Le vice-chancelier Ostermann, malgré ses compétences, ne désire pas devenir le maître de la Russie et reste dans l'ombre. Dès février 1728, deux membres du clan Dolgorukij, Aleksej et Vasilij Lukič, étaient entrés au Haut Conseil secret, qui ne comprenait que huit membres (deux autres Dolgorukij y seront admis après la mort de Pierre II). Ivan Dolgorukij, le fils d'Aleksej, exerçait une énorme influence sur Pierre II, dont il était le favori. Enfin, en novembre 1729, la sœur d'Ivan, Ekaterina, allait devenir la fiancée de Pierre

29. *La Religion, les mœurs et les usages...*, p. 45. Le catéchisme de Théophane, *Pervoe učenie otrokom (Premier enseignement aux adolescents)*, fut publié en 1720 à Pétersbourg sur les instances de Pierre le Grand. Markell Rodyševskij, secrétaire du Saint-Synode, y avait trouvé des endroits suspects (E. Winter, *Halle als Ausgangspunkt der deutschen Russlandkunde*, Berlin, 1953, p. 145).

30. *La Religion, les mœurs et les usages...*, p. 107. Selon E. Winter, Jubé s'était fixé pour tâche de s'opposer aux aspirations éclairées que le piétisme luthérien avait suscitées dans l'Église russe (*op. cit.*, p. 144).

31. R. Comtet, art. cit., p. 85. L'Église catholique est une puissance, alors que le protestantisme, comme l'Église russe, s'efface devant l'autorité civile (Léonce Pingaud, *Les Français en Russie et les Russes en France*, Paris, 1886, p. 9-10. Le protestantisme semblait aux Russes moins redoutable que « l'indiscret prosélytisme des catholiques romains » (Louis Réau, *L'Art russe*, Paris, 1968, t. II, p. 93).

32. R. Comtet, art. cit., p. 88.

II. Le clan des Dolgorukij ne cessait de se renforcer aux dépens de celui des Golicyn. Mais, de toute façon, Jubé était protégé aussi par deux Golicyn, frères d'Irina convertis au catholicisme.

Par ailleurs, moins soumis au pape que les jésuites, Jubé pouvait espérer bénéficier d'une meilleure écoute que les autres « papistes ». Il n'était pas en compétition avec les jésuites, qui, on l'a vu, avaient été expulsés de Russie. Quant aux capucins d'Astrakhan, jugés ultramontains, ils n'avaient qu'un rôle marginal. Prokopovič, continuateur de la politique de Pierre le Grand, perd de l'influence. Les adversaires des réformes et du protestantisme en gagnent³³. Le clergé russe est-il alors dans son ensemble « porté pour le papisme » et a-t-il « beaucoup d'éloignement pour les protestants³⁴ » ? C'est ce que prétend le secrétaire de Frédéric II Johann Gotthilf Vockerodt, qui a passé 25 ans en Russie, en partie en même temps que Jubé. Jugement d'un protestant, peut-être discutable. Mais il y avait une fraction du clergé opposée à Prokopovič, et Jubé pouvait espérer qu'elle aurait tendance à se rapprocher de lui.

Et en effet, il y eut quatre dignitaires de l'Église russe favorables à l'union³⁵ : Théophylacte Lopatinskij, archevêque de Tver' et deuxième vice-président du Saint Synode, « papiste dans le cœur » selon Vockerodt³⁶ ; Varlaam Vonatovič, archevêque de Kiev, que détestait Prokopovič ; Euthyme Coletti, archimandrite du Sauveur, riche monastère des environs de Moscou ; ancien aumônier du tsarévitch Alexis, fils de Pierre le Grand, et impliqué dans son procès, il venait de passer dix ans en prison, mais il allait devenir membre du Synode en 1730 ; enfin, « le mieux intentionné pour la réunion », selon Jubé, était le métropolite de Kazan', sans doute

33. Dès 1712, Prokopovič avait combattu « l'esprit papal » qui régnait selon lui dans l'Église russe. Dans un manuscrit de 1718, en 19 chapitres, Lopatinskij combattit cet écrit de Théophane, qui selon lui et ses semblables, témoignait d'un protestantisme à l'état pur (E. Winter, *op. cit.*, p. 146).

34. Vockerodt, « Considérations sur l'état de la Russie sous Pierre Ier », in Voltaire, *Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*, éd. cit., t. 47, Appendice III, p. 1062.

35. Rodyševskij était l'un des adversaires les plus acharnés de Prokopovič, qu'il traitait d'« hérésiarque » (P. Pekarskij, *Nauka i literatura v Rossii pri Petre Velikom [La science et la littérature en Russie sous Pierre le Grand]*, Saint-Pétersbourg, 1862, t. I, p. 236). Était-il pour autant un des alliés de Jubé, comme l'écrit E. Winter (*op. cit.*, p. 144) ? Il n'est pas mentionné dans *La Religion, les mœurs et les usages des Moscovites*.

36. Vockerodt, dans Voltaire, *op. cit.*, p. 1059.

Sylvestre Xolmskij³⁷. Jubé allait trouver un allié inattendu en la personne du père Bernard Ribera, aumônier à l'ambassade d'Espagne. Ce dominicain catalan minimisait comme lui les divergences entre latins et orthodoxes. Il disait la messe dans les couvents russes, admirait Lopatinskij, connaissait Coletti, polémique avec Prokopovič. Jubé le jugeait ultramontain et doutait que son action fût de nature à faire progresser la cause de l'union. Pourtant, qu'ils l'aient voulu ou non, tous deux poursuivaient le même but.

Mais c'est le duc de Liria, ambassadeur d'Espagne, qui devait fournir à Jubé l'appui le plus important. Fils naturel du maréchal de Berwick et petit-fils de Jacques II, le duc de Liria avait accepté l'ambassade récemment créée en Russie pour servir les ambitions de la reine d'Espagne qui, rêvant d'arracher Gibraltar aux Anglais, recherchait des alliances dans l'Europe du Nord. Saint-Simon nous a laissé des portraits de ce personnage fascinant, vif, spirituel et polyglotte. En passant par Vienne pour se rendre à Moscou, il avait gagné la confiance de l'épouse de l'empereur Charles VI, récemment convertie au catholicisme. Frère d'un évêque janséniste, Liria n'en avait pas moins gagné l'amitié du luthérien Ostermann, et il s'était acquis les bonnes grâces du favori Ivan Dolgorukij.

L'ACTION DE JUBÉ EN RUSSIE

Jubé était tout à fait capable de profiter de ces atouts. On oppose son savoir à l'ignorance des popes, sa sobriété à leur intempérance, sa candeur à leur duplicité. Il assure qu'en Russie on se fait honneur d'être lié avec lui³⁸. Dans sa délicate mission, il ne manque pas d'habileté : au lieu de combattre de front les points contestés par les Russes, il veut leur persuader qu'ils sont d'accord. Car, selon lui, « leur mal n'est pas l'hérésie, mais le schisme ». « Ils pèchent moins, dit-il, par un égarement d'esprit que par l'amertume du cœur. Or, c'est cette disposition d'aigreur et d'inimitié qu'il faut tâcher de détruire par tous les ménagements de la charité chrétienne³⁹. »

Jubé était muni de pouvoirs importants : l'archevêque janséniste d'Utrecht, Barchman, l'avait autorisé à approuver et à révoquer les prêtres, à en établir partout où c'était nécessaire, et avait

37. Sur cette question, voir *La Religion, les mœurs et les usages des Moscovites*, p. 104, n. 61.

38. *Mémoire pour travailler à la réunion des Grecs à l'église latine*, in Boursier, *Histoire et analyse...*, III, p. 512.

39. *Ibid.*, III, p. 335-336.

suggéré de lui confier toutes les fonctions épiscopales, excepté l'ordination ⁴⁰. Jubé a-t-il même voulu outrepasser les instructions de la Sorbonne ? Il aurait déclaré qu'il ne suffisait pas de convertir les Russes, mais qu'il fallait en faire des appelants ⁴¹. Comme en France et en Hollande, il se livre en Russie à une intense propagande ⁴². Il s'entoure de traducteurs. Le jeune prince Antioche Kantemir, qui est en train de traduire en russe les *Entretiens sur la pluralité des mondes de Fontenelle*, corrige une traduction du *Catéchisme* de Fleury. Jubé fait traduire en russe le Mémoire de la Sorbonne présenté à Pierre I^{er}. Il diffuse les nombreuses copies de ces traductions. Il fait imprimer des livres de prières, des recueils de maximes, et l'*Imitation de Jésus-Christ*. Il est aidé dans cette tâche par le prince Alexandre Kurakin, qui a été ambassadeur de Russie à Paris et qui fait venir des ouvrages de l'étranger pour les popes. Au total, ce sont plus de 400 volumes que Jubé a ainsi diffusés, dont des exemplaires personnels.

La propagande de Jubé rencontre assez vite des échos. Dès mars 1729, l'abbé rapporte qu'un prince Golicyn vient souvent le voir dans sa cellule, et que ces visites ne sont pas inutiles ⁴³. Il tente d'envoyer de jeunes Russes à l'étranger, dans des pensions catholiques : un parent des Dolgoroukij, âgé de dix-sept ans, n'attend que l'occasion de partir pour Paris, et Jubé a carte blanche pour choisir le collègue où on le mettra pour cinq ans ⁴⁴. En avril 1730, alors que règne Anna Ivanovna qui lui est hostile, il sollicite encore « par toutes les voies qu'il peut » l'autorisation d'envoyer aux Pays-Bas le fils aîné de la princesse Irina ⁴⁵. En septembre 1729, il suggérait qu'il serait bon de créer en dehors de Moscou une pension, où, sous couvert d'enseigner le français, on aurait « des jeunes gens par centaines à qui on pourrait donner une éducation chrétienne et former de bons sujets ⁴⁶ ». L'abbé semble avoir voulu pousser plus loin ce prosélytisme : son plan consistait apparemment à former des jeunes gens au collège de Moscou, puis à l'Académie de Kiev, surveillée par Vonatovič, favorable à l'union des Églises, et à leur faire achever leurs études à l'université de Paris, foyer de jansénisme.

40. Lettre de Barchman à un correspondant non identifié, Bibl. de Troyes, Ms.2336 (5).

41. « Réunion de l'Église russe à l'Église romaine », *Annales philosophiques*, t. I, 1800, p. 173.

42. Jubé « entfaltetete sofort eine eifrige Tätigkeit » (E. Winter, *op. cit.*, p. 144).

43. A. Barchman, 29 mars 1729, Troyes, Ms. 2213, fol. 41 r^o.

44. Lettre du 17 mars 1729, Troyes, Ms. 2213, fol. 41 r^o.

45. A. Barchman, 4 avril 1730 (vx. st.), Troyes, Ms. 2229, fol. 30 r^o.

46. A. Barchman, 7 sept. 1729, Troyes, Ms. 2213, fol. 41 v^o.

Jubé ne néglige pas les petites gens. Mais son action s'exerce avant tout en direction du public cultivé, des grands, et d'abord du haut clergé. Aussi rédige-t-il un texte sur *La Hiérarchie et les livres ecclésiastiques de Moscovie* et un *Mémoire pour travailler à la réunion des Grecs à l'Église latine* ⁴⁷. Faute de documents, il est difficile de se faire une idée des négociations de Jubé avec les quatre prélats russes favorables à l'union. Ces derniers auraient été « frappés par ses raisons », mais « effarouchés des prétentions de la cour de Rome ⁴⁸ », bien que l'abbé les aient assurés que l'Église de France, tout en respectant le pape, savait conserver ses « libertés » et ses « usages ⁴⁹ ».

Paradoxalement, nous sommes mieux renseignés sur les discussions de Jubé avec son adversaire Prokopovič. L'abbé se rendait compte que l'archevêque de Novgorod faisait semblant de vouloir s'instruire et ne cherchait qu'à l'amuser ⁵⁰. Il poussera un moine à dénoncer le catéchisme de Prokopovič. L'archevêque sera contraint de le réformer, mais il éprouvera un « formidable ressentiment » à l'égard de Jubé, qu'il soupçonnait fort justement d'être à l'origine de la délation ⁵¹. Liria jugeait que l'union des Églises ne serait pas difficile si Prokopovič n'était à la tête du Synode et n'exerçait selon lui une autorité quasi absolue sur le clergé russe. Il pensait qu'il était nécessaire de l'éloigner. Mais, conscient que la mission de Jubé avait un caractère officieux, il estimait qu'il fallait avoir en Russie un *homme pourvu d'une commission expresse du pape*, et qui fût habile. Il importait aussi selon lui de gagner Ostermann. Enfin, quand les négociations seraient bien engagées, il conviendrait que le roi d'Espagne, l'empereur Charles VI et son épouse, tante de Pierre II, envoient en même temps des lettres au jeune tsar, et que, si on cherchait à le marier avec une princesse étrangère, ce fût une catholique.

Mais Liria n'attendit pas que toutes ces conditions fussent remplies pour agir. Un jour, une réunion se tient dans la belle maison de campagne des environs de Moscou prêtée par l'un des frères de la princesse Irina. Jubé, Liria et quelques autres rédigent un programme d'action. La date et le texte de ce programme sont incon-

47. Voir le premier mémoire et un fragment du second in *Histoire et analyse...*, III, p. 495-528.

48. *Ibid.*, III, p. 346-347.

49. *La Religion, les mœurs et les usages des Moscovites*, p. 93.

50. *Ibid.*, p. 94 ; *Histoire et analyse...*, III, p. 347.

51. *Histoire et analyse...*, III, p. 348-349.

nus. Mais on sait qu'il préconisait le rétablissement du patriarcat ; car la « Moscovie », selon Jubé, aurait plus de droit à ce titre que le patriarche de Constantinople, qui se disait autrefois indûment œcuménique : si la Russie se réunissait à l'Église romaine, écrit l'abbé, « qui empêcherait l'Église de lui accorder un patriarche, comme elle a fait à Constantinople, quand elle le jugeroit convenable et nécessaire ⁵² ? ». Le patriarche aurait des pouvoirs modérés, pour concilier les tenants de la tradition et les partisans des réformes. Pour la dignité patriarcale, Jubé avait songé à un jeune prince ancien élève des Jésuites de Paris, instruit et vertueux : Jakov Dolgorukij, neveu de Vasilij Lukič. Irina et Liria étaient réticents, mais Vasilij Lukič, qui n'avait pas d'enfants, fut vivement intéressé par le projet : il promettait de travailler à la réunion des Églises, car cela le lierait aux plus grands princes de l'Europe et confirmerait la haute idée qu'on avait de lui en France, où il avait accompagné Pierre le Grand. Par ailleurs, pour faciliter la réunion, les princes chrétiens pourraient reconnaître le tsar comme empereur d'Orient ⁵³.

En Russie comme ailleurs, Jubé aimait le commerce des grands de ce monde. À Asnières, ses relations avec les puissants ne l'empêchaient pas d'être proche de ses paroissiens ordinaires. Mais en Russie, sans négliger tout à fait le peuple, d'ailleurs illettré, il faut bien dire qu'il s'en souciait peu. Et puis, ses quelques notions « d'esclavon », comme il disait, ne lui permettaient guère de communiquer avec ceux qui ignoraient le français ou le latin. Il ne pouvait donc comprendre la Russie profonde. Et il ignorait les vieux croyants, dont parlera longuement Chappe d'Aueroche. Opposés aux réformes brutales du patriarche Nikon, les vieux croyants avaient eu leurs martyrs, et l'on sait que leur apôtre Avvakum avait péri sur le bûcher un vendredi saint, le 14 avril 1682. Les vieux croyants appartenaient plutôt aux éléments populaires de la société : en dehors des ecclésiastiques, c'étaient en majorité des paysans aisés et des marchands. Or, l'abbé fréquentait essentiellement les Russes des classes privilégiées, et même de hauts personnages. Il n'était d'ailleurs pas facile de rencontrer ces tenants de la vieille foi, car ils continuaient d'être victimes de persécutions, et leur sort s'aggraverait sous le règne d'Anna Ivanovna.

Jubé n'a donc pas eu de contact avec les vieux croyants. Or, chose curieuse, ceux-ci ressemblaient aux jansénistes, eux aussi persécutés : même esprit de résistance, même rigorisme, même

52. *La Religion, les mœurs et les usages...*, p. 90.

53. *Ibid.*, p. 90-91.

style dépouillé des offices, même usage de la langue vulgaire, même implantation dans les milieux populaires, même division en sectes rationalistes et en sectes mystiques ⁵⁴. Ils avaient le même désir de rendre le fidèle plus dévot et plus austère. On a pu dire que leurs ermites, toutes proportions gardées, rappellent les solitaires de Port-Royal : Avvakum est « une manière de Pascal primitif et brutal, et ses pamphlets théologiques sont comme des Provinciales barbares ⁵⁵ ». Il y a des similitudes jusque dans leur langage : pour les sœurs de Port-Royal, les pasteurs qui « dissipent leurs troupeaux » deviennent des « loups ⁵⁶ » ; Avvakum, de même, traite Nikon de « loup », et les prélats niconiens de « louveteaux ⁵⁷ ».

Les vieux croyants ressemblaient donc aux jansénistes « comme des frères ⁵⁸ ». J'ai repris moi-même ce parallèle. Mais je voudrais nuancer ici mon propos, car cela ne veut pas dire que Jubé aurait pu trouver chez les vieux croyants des alliés. En effet, comme tous les orthodoxes, les vieux croyants rejetaient le *Filioque* ; comme la plupart des Russes, ils étaient anti-Latins : ils considéraient même comme une abomination latine la réforme de Nikon qui imposait de dire l'*Alleluia* trois fois au lieu de deux ⁵⁹. Moins nationalistes et traditionalistes qu'on l'a dit ⁶⁰, ils étaient tout de même opposés à l'esprit universel que prétend représenter le catholicisme, et donc à l'union des Églises.

LA VIE RELIGIEUSE RUSSE VUE PAR JUBÉ

Cette question de l'union des Églises, je l'ai étudiée dans mes publications. J'ai évoqué aussi l'action de Jubé en Russie, ainsi que sa perception du pays et des hommes ⁶¹. Je me suis moins intéressé

54. Pierre Pascal, *Avvakum et les débuts du raskol*, 2^e éd., Paris-La Haye, 1963, p. XXI-XXIII.

55. Gustave Welter, *Histoire de Russie*, Paris, Payot, 3^e éd., 1963, p. 155.

56. *Recueil de pièces concernant les religieuses de Port-Royal des Champs...*, *op. cit.*, p. 176.

57. *La Vie de l'archiprêtre Avvakum*, trad. de Pierre Pascal, Paris, Gallimard, p. 148, 165, 166.

58. P. Pascal, *Avvakum et les débuts du raskol*, *op. cit.*, p. XXIII.

59. « Dire *Alleluia* deux fois et ajouter sa traduction "*Gloire à Toi, Dieu !*", c'est "tripler la louange", donc louer dignement la Trinité ; au contraire, dire trois fois "*Alleluia*" et ajouter "*Gloire à Toi, Dieu !*", c'est supposer un quatrième dieu » (*La Vie de l'archiprêtre Avvakum*, éd. cit., p. 72, n. 1).

60. Voir Michel Niqueux, « Vieux-croyants et sectes russes : un chantier pour la recherche », *Revue des études slaves*, t. 69/1-2, 1997, p. 18.

61. Voir M. Mervaud, « La Russie de Jacques Jubé », in *L'Ours et le Coq. Essais en l'honneur de Michel Cadot*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2000, p. 11-28.

jusqu'ici à la vie religieuse russe telle que l'a vue l'abbé. C'est sur cet aspect de son récit de voyage que je voudrais maintenant insister. Curieusement, la religion, tout en occupant une place importante, ne s'y taille pas la part du lion. L'abbé consacre une vingtaine de pages à la conversion des Russes et à l'histoire des conciles, et une autre vingtaine de pages aux faits religieux qu'il a observés. Cela ne représente qu'un peu plus du quart de son récit. La proportion de ses dessins à thèmes religieux n'est guère plus considérable : elle ne dépasse pas un tiers de l'ensemble.

Ce qui frappe, c'est que Jubé décrit cette vie religieuse sans avoir conscience des changements survenus depuis le milieu du XVII^e siècle. Les Moscovites étaient « obstinés dans leurs usages », prétendait-il. Mais ces usages n'étaient plus les mêmes qu'autrefois ! Or, Jubé les rapporte comme s'il ignorait tout du schisme survenu en Russie. On sait qu'avant Nikon un cercle de réformateurs, les « Amis de Dieu », avait commencé à lutter contre de nombreux préjugés. Mais, avec les innovations de Nikon, introduites d'une manière autoritaire, l'antique Église moscovite était devenue méconnaissable. Tout était changé : les rites de la messe et du baptême, l'habit des prêtres et des moines, la forme des croix, le texte des hymnes et des oraisons, le style du chant. Au point que ces nouveautés formaient « un corps compact » : liturgie, livres, architecture, peinture, poésie, mœurs, relations avec les étrangers, tout était bouleversé ⁶².

Telle qu'elle est ainsi devenue, la vie religieuse russe est décrite par un témoin qu'on serait tenté de qualifier d'« expert ». Mais cet expert est étranger, et, comme tous les Occidentaux, imbu de sa supériorité supposée sur les Russes. Dans ce qu'il rapporte, sur la religion comme sur d'autres usages, on constate qu'à des faits observés se mêlent des préjugés et des lieux communs empruntés à des récits de voyage. Comme le père Avril, un jésuite, Jubé juge formelle la religion orthodoxe, estime que les Russes sont superstitieux et n'ont pas de vraie spiritualité. Il stigmatise en les exagérant l'ignorance et l'ivrognerie du clergé, popes et moines. Ayant affaire, comme il le dit, à des « païens baptisés », il ne saurait faire preuve d'œcuménisme. Il se comporte en missionnaire qui cherche à convertir.

Il s'est tout de même efforcé de comprendre les croyances et les rites. Il décrit de son mieux, et minutieusement, la liturgie orthodoxe. Mais il commet des erreurs sur quelques-uns des aspects de la

62. P. Pascal, *La Vie de l'archiprêtre Avvakum*, éd. cit., p. 12-13.

messe ⁶³. Il se trompe même sur des points importants : pour lui, le slavon, langue des offices, est « à peu de choses près » la langue du pays (p. 121-122) ; or, on sait que le slavon est très différent du russe parlé et n'était guère compris par les fidèles. Plus grave encore : Jubé, comme d'autres voyageurs, croit que Nikon avait ordonné de ne se signer qu'avec deux doigts ⁶⁴, ce qui est au contraire l'usage des vieux croyants. Il se trompe aussi lorsqu'il affirme que lors du couronnement d'Anna Ivanovna le pain et le vin étaient consacrés ensemble dans le calice ⁶⁵. Il n'en décrit pas moins avec assez d'exactitude la bénédiction des eaux qui a lieu deux fois par an, les processions, et les fêtes religieuses. Sur les douze grandes fêtes, il n'en a oublié qu'une, et il apporte sur elles plus de précisions que ses devanciers. Il insiste particulièrement sur la fête de Pâques, la plus importante et la plus spectaculaire. Il rapporte sans commentaire que, lors de la confession, le pape frappe parfois le pénitent (p. 206). Contrairement à d'autres voyageurs, il rappelle sans ironie la coutume de donner au défunt un certificat de bon chrétien pour l'au-delà (p. 161). Il observe que les Russes font beaucoup de signes de croix et d'inclinations (p. 114, 119, 134.). Et pourtant, certaines prosternations solennelles avaient été abolies par Nikon ⁶⁶. Mais, que ces usages fussent nouveaux ou anciens, les Russes y étaient attachés. Jubé le savait avant même de venir en Russie, et il ne pouvait qu'être frappé par les différences avec les coutumes religieuses de l'Occident. Il rapporte qu'à l'église « tout le peuple, aussi bien que les personnes de qualité, sont debout pendant tout l'office » et que « ceux qui n'ont point été aux bains, comme ceux qui sont en pénitence », n'entrent pas dans l'église (p. 123). Il rappelle que les Russes ne consacrent qu'avec du pain levé (p. 124).

Mais il insiste aussi sur les points communs avec les catholiques. Il constate que les « Moscovites » ont les sept sacrements comme l'Église latine (p. 112) ; sans doute quelques-uns croient-ils qu'il ne faut lire que le Nouveau testament, l'Ancien étant plus fait pour les Juifs que pour les chrétiens, mais, ajoute-t-il, « la plupart

63. Voir *La Religion, les mœurs et les usages...*, p. 124-125, n. 116 et 117.

64. Pourtant, il observe que les Russes se signent avec trois doigts, ce qui est exact (*ibid.*, p. 114).

65. *Ibid.*, p. 153. Cette erreur a été remarquée par B. Uspenskij, *Car' i patriarx (Le tsar et le patriarche)*, Moscou, 1998, p. 72, n. 130. Voir aussi *La Religion, les mœurs et les usages...*, p. 206 : « Ils donnent la communion sous les deux espèces mêlées ensemble dans le calice. »

66. P. Pascal, *La Vie de l'archiprêtre Avvakum*, éd. cit., p. 12.

m'ont paru avoir la même vénération pour l'un & pour l'autre » (p. 113). Il note qu'avant les psaumes le pape « dit comme nous, venez, allons nous prosterner devant Dieu » (p. 122)). « Ils emploient comme nous les paroles de l'institution de Jésus-Christ [...] Ils offrent un sacrifice qu'ils appellent comme les Latins non sanglant. » Sans doute n'ont-ils pas les mêmes saints que les catholiques, excepté les saints des premiers siècles, « mais ils invoquent leurs saints comme nous les nôtres » (p. 124). Est-ce son désir d'union qui a incité Jubé à rapporter ces exemples de traits communs dans les usages ? A-t-il voulu suggérer par là que la tâche de réunir les Églises s'en trouverait facilitée ?

LES DIFFICULTÉS SUR LE TERRAIN

Or, les circonstances favorables ne vont pas durer. Dans l'accomplissement de sa mission, Jubé allait se heurter, non seulement aux obstacles idéologiques que j'ai évoqués, mais aussi à des difficultés d'ordre politique. Tout d'abord, il avait affaire à deux adversaires coriaces : Ostermann et Prokopovič⁶⁷, l'un au sommet de l'État⁶⁸, l'autre à la tête du Synode, l'un luthérien, l'autre passant pour l'être, et en tout cas ennemi juré de l'union des Églises. Prokopovič aurait tout de même demandé à conférer avec Jubé sur cette « grande affaire⁶⁹ ». Mais l'abbé avait compris, on l'a vu, que l'archevêque de Novgorod ne cherchait qu'à l'amuser. Par ailleurs, la situation politique est étrange. Après l'époque de Pierre le Grand, où la Russie était soumise à une poigne de fer, on ne sait plus trop bien qui dirige le pays. Les diplomates étrangers se plaignent de ne pouvoir rencontrer le jeune tsar, trop souvent à la chasse⁷⁰. Quant à Ivan Dolgorukij, il est incompetent, débauché et paresseux. La Russie, dirigée en partie par le Haut Conseil secret, est devenue l'enjeu des intrigues de ceux qui recherchent le pouvoir. Dès juin 1729, Jubé écrit qu'il commence à être visité et consulté, signe que sa propagande rencontre des échos, mais que ce n'est pas « sans

67. Ce sont, aux yeux de Jubé, les deux seuls « capables de traverser le projet » d'union (p. 93).

68. Ostermann était chargé de la politique étrangère. De 1726 à 1730, il fit partie du Haut Conseil secret, et, de 1730 à 1740, du Cabinet impérial d'Anna Ivanovna.

69. Jubé à Dalenoort, 17 mars 1729, Troyes, Ms.2213, fol. 41 r°.

70. En 1728-1729, Pierre II a passé 8 mois sur 20 à la chasse (E. Anisimov, *Rossija bez Petra [La Russie sans Pierre]*, Saint-Pétersbourg, 1994, p. 158). Un témoin prétend même que les Dolgorukij le menaient à la chasse tous les jours (Maréchal de Münnich, « *Ébauche* » du *Gouvernement de l'Empire de Russie*, Commentaires et notes de Francis Ley, Genève, Droz, 1989, p. 81).

inconvenient ⁷¹ ». De quel inconvenient s'agit-il ? On l'ignore. Mais il est sûr que le caractère officieux de la mission de l'abbé ne facilitait pas les choses. Liria, on l'a vu, jugeait qu'il importait d'avoir en Russie un homme pourvu d'une commission expresse du pape. De toute façon, Jubé allait bientôt rencontrer des difficultés quasi insurmontables : le 19/30 janvier 1730, un an après l'arrivée de l'abbé en Russie, meurt Pierre II. Jubé, dans son récit de voyage, décrit longuement ses obsèques. Les Dolgorukij tentent de placer sur le trône la fiancée du tsar défunt, Ekaterina Dolgorukaja, mais la manœuvre échoue ⁷². Le Haut Conseil secret se rallie à la proposition de Dmitrij Golicyn, et c'est Anna Ivanovna, nièce de Pierre le Grand, qui succède à Pierre II. La nouvelle impératrice commence par régler ses comptes avec les représentants de la haute aristocratie qui ont tenté d'imposer des « conditions » pour qu'elle monte sur le trône et de limiter ainsi à leur profit son pouvoir autocratique. Les premières victimes sont les Golicyn et les Dolgorukij ⁷³, en qui Jubé avait trouvé des alliés. La tâche de l'abbé devient d'autant plus ardue que la faible influence française, sans disparaître tout à fait, est éclipsée par la domination des Allemands dont s'entoure Anna et auxquels elle confie les fonctions les plus importantes. Le favori Bühren dit Biron, calviniste, persécute le clergé. Prokopovič redevient très influent et la situation des catholiques est de plus en plus précaire. Toute propagande devient suspecte et passible de peines sévères. Jubé, privé de précieux appuis chez les seigneurs russes et conscient du danger, renonce dès le mois de mars 1730 à recevoir du courrier de l'étranger et à faire venir en Russie son neveu, qu'il avait pressenti pour être le précepteur du fils aîné de la princesse Irina ⁷⁴. Sa correspondance témoigne de sa prudence et de son relatif isolement.

Vers la fin de 1730, la situation allait encore s'aggraver pour Jubé : Liria décidait de quitter la Russie pour devenir ministre plénipotentiaire à Vienne. L'abbé perdait ainsi son dernier et principal appui, un protecteur qui lui prêtait les journaux de Hollande, le tenait au courant de la politique et lui apportait son concours. Par ailleurs, les prélats russes favorables à l'union des Églises sont vic-

71. Jubé à Barchman, 16 juin 1729, Troyes, Ms. 2213, fol. 41 v°.

72. Les frères Dolgorukij, Ivan et Sergej avaient même fabriqué un faux testament de Pierre II en faveur d'Ekaterina (E. Anisimov, *op. cit.*, p. 171 et suiv.).

73. Plusieurs Golicyn et Dolgorukij furent condamnés à l'exil. Vasilj Lukič sera exécuté en 1739.

74. Le 7 décembre 1729, Jubé demandait que son neveu vînt « sur-le-champ » pour exercer ses fonctions de précepteur (Troyes, Ms. 2213, fol. 41 v°.).

times de la répression : dès le début de 1731, Lopatinskij est relégué dans son diocèse ; en juin, Jubé manque d'être arrêté en même temps que l'archevêque de Kazan', qui quelques jours plus tard est dégradé, soumis à la question, puis enfermé dans un « dur exil » pour le reste de ses jours ; quatre autres évêques sont vers le même temps dépossédés et exilés⁷⁵. Vonatovič passera de longues années dans des casemates, Coletti mourra dans une forteresse⁷⁶.

En août 1731, au nom de l'impératrice, Jubé reçoit l'ordre de quitter la Russie. Mais il fait de la résistance, demande un délai de trois mois pour pouvoir partir en traîneau pendant l'hiver ! En attendant, il se réfugie auprès du consul de France, qui le prévient qu'il risque sa vie. Des avertissements d'Ostermann le décident enfin à partir. Vers la fin de 1731 ou au début de 1732, quatre ou cinq mois après l'ordre d'expulsion, il quitte la Russie ; mais, pour éviter de prêter serment sur l'Évangile, il préfère ne pas solliciter de passeport et sort clandestinement du pays. Il passe par Varsovie, où il entre en rapport avec l'ambassadeur de France et de hauts personnages. Mais les intrigues des jésuites l'obligent bientôt à quitter la Pologne et à retourner en Hollande, où il passera les dernières années de sa vie. Et c'est au cours d'un voyage clandestin en France qu'il mourra à Paris, le 20 décembre 1745.

BILAN DE L'ACTION DE JUBÉ EN RUSSIE

Quel bilan peut-on tirer de la mission de Jubé ? On sait qu'avant lui, au XVII^e siècle, un prêtre catholique croate, Križanic, avait déjà tenté, en Russie, d'unir les Églises. Il avait été condamné à l'exil en Sibérie. À première vue, l'action de Jubé se solde elle aussi par un échec. Faut-il s'en tenir à ce constat ? Voltaire, on le sait, a raillé la tentative de la Sorbonne⁷⁷. Et il n'a jamais fait d'allusion à Jubé. Il ne possédait pas l'ouvrage de Boursier, mais il avait dans sa bibliothèque l'*Histoire de l'empire russe* de Strahlenberg, qui comporte un récit élogieux de l'action de Jubé en Russie, ajouté par le traducteur, Barbeau de La Bruyère⁷⁸. Voltaire n'a pas pris ce récit en considération. Mais il est vrai qu'il détestait les jansénistes encore

75. *La Religion, les mœurs et les usages...*, p. 104.

76. Paul Pierling, *La Russie et le Saint-Siège*, Paris, 1907, t. IV, p. 388-393.

77. Voltaire, *Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*, éd. cit., t. 47, p. 812-813.

78. La mission de Jubé est évoquée plus brièvement par Contant d'Orville (*Les Fastes de la Pologne et de la Russie*, Paris, 1769, t. 2, p. 170). Voltaire ne possédait pas cet ouvrage.

plus que les jésuites. Et s'il avait accordé quelque attention au voyage de Jubé, il eût sans doute dit : mission impossible.

Pourtant, sous Pierre II, les conditions semblaient plus favorables qu'auparavant, comme on l'a vu, pour l'union des Églises. Mais il est malaisé de se faire une idée précise de l'idéologie religieuse dominante au sein du clergé et dans l'opinion russe. « Esprit papal » ou tentation protestante ? Quelle tendance l'emportait ? Quoi qu'il en soit, on a jugé diversement les résultats de la propagande de Jubé. Au début du XX^e siècle, le père Pierling, jésuite, et Émile Haumant, professeur de russe à la Sorbonne, considéraient que le bilan de l'action de l'abbé avait été globalement négatif ⁷⁹. Avant eux, le père Gagarin pensait le contraire ⁸⁰. Récemment, deux historiens russes ont estimé eux aussi qu'il y avait de réelles perspectives d'union sous le règne de Pierre II ⁸¹.

Les ecclésiastiques russes conservateurs, qui considéraient toutes les innovations comme des hérésies, étaient attirés par le catholicisme, et la propagande catholique s'adressait à eux dans le ferme espoir de les convaincre de réunir les Églises pour faire triompher la latinité ⁸². Mais, pour ce clergé traditionaliste, l'union des Églises pouvait aussi apparaître comme la création d'une nouvelle Église s'opposant à la Rome ultramontaine ⁸³. Jubé tentait d'ailleurs de persuader les Russes que, comme les gallicans, ils garderaient leur indépendance par rapport au pape ⁸⁴. Il y avait sans doute alors peu de catholiques à Moscou, comme l'écrivait en 1740 l'astronome Joseph Nicolas Delisle, qui a passé vingt ans en Russie ⁸⁵. On aimerait tout de même savoir quel était leur nombre et ce que ces effectifs, si minimes soient-ils, devaient à l'action de Jubé. On sait que les conversions au catholicisme seront plus nombreuses en Russie au XIX^e siècle. Certains de ces convertis verront

79. Pierling, *op. cit.*, IV, p. 372 ; Haumant, *La Culture française en Russie*, Paris, 1913, p. 151.

80. R.P. J. Gagarin, *L'Impératrice Anne et les catholiques de Russie*, Lyon, 1878, p. 16-17.

81. Uspenskij, Šiškin, art. cit., p. 143.

82. Pekarskij, *Istorija Imperatorskoj Akademii Nauk (Histoire de l'Académie impériale des sciences)*, Saint-Pétersbourg, 1873, t. 2, p. 29.

83. B. Uspenskij, *Iz istorii russkogo literaturnogo jazyka XVIII načala XIX veka (Études sur l'histoire de la langue littéraire russe du XVIII^e siècle et du début du XIX^e)*, Moscou, 1985, p. 131, n. 110 ; Uspenskij et Šiškin, art. cit., p. 119.

84. Jubé visait à transformer la Russie en « patriarcat gallican » (Pierling, *op. cit.*, IV, p. 353).

85. J.-N. Delisle, « Extrait d'un voyage fait en 1740 à Beresow en Sibérie », in *Continuation de l'Histoire générale des voyages*, Paris, 1768, t. XVIII, p. 526.

alors dans le ralliement au catholicisme à la fois une aspiration à l'universalisme et le souci de l'indépendance de l'Église russe par rapport au pouvoir. Jubé était sans aucun doute un pionnier, et on peut se demander dans quelle mesure il a contribué à cette prise de conscience des catholiques russes.

*Université de Rouen,
Institut de russe*